

DAVID TOSCANA

L'ARMÉE
ILLUMINÉE

Roman

*Traduit de l'espagnol (Mexique)
par François-Michel Durazzo*

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

À Sarah

Titre original: *El ejército iluminado*

© David Toscana 2006 c/o Nicole Witt,
Literarische Agentur Mertin info@mertin-litag.de
© Zulma, 2012, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

Au 467 de la rue Degollado se trouve un cabinet médical. La façade a été rénovée de telle sorte qu'il est impossible de reconnaître la vieille maison où vécurent Ignacio Matus et le gros Comodoro. Aujourd'hui elle est peinte en bleu et blanc, un panneau lumineux indique qu'on y soigne les maladies respiratoires. Dans la salle de séjour, où tant d'exploits furent racontés, où il y eut tant de fumée de cigarette, de parties de dominos, de bière, d'éclats de rire et de silence, on trouve aujourd'hui une femme qui demande à tout venant : que puis-je pour vous ? Avant les travaux de réhabilitation on pouvait voir dans la cour frontale un monument érigé par les amis de Matus. Il s'agissait d'un monticule de béton, représentant peut-être le mont de La Silla, à la cime duquel on avait fixé une plaque de métal avec cette légende : *Armée illuminée, 1968*. Pour créer trois places de parking, deux hommes ont cassé ce monticule avec une pioche et une masse jusqu'à le réduire en gravats. Personne n'ayant réclamé la plaque, elle a dû être fondue avec un tas de ferraille.

Le dernier wagon disparaît derrière une courbe proche de la gare de Monterrey. Bien qu'on entende encore au loin grincer ses roues dans une pétarade de métaux, pour Román et Santiago l'atmosphère s'est apaisée dès que le machiniste a fait taire son sifflet obstiné. Que fait-on dans ces cas-là ? demande Santiago. Je ne sais pas, dit Román en se grattant la tête dans une attitude perplexe qu'il juge indispensable dans un moment pareil, il faut peut-être attendre l'arrivée de la police, d'une ambulance ou de la presse. Sur les voies du chemin de fer, à quelques pas d'eux, gît un corps coupé en trois ou quatre morceaux. Il fait nuit, les couleurs ont laissé place à des nuances de gris et de noir. Impossible de faire la différence entre l'huile perdue par les trains et le sang, la peau du mort a la couleur du plomb, le vert olive de son pantalon est brun. Seuls ses souliers sont visiblement noirs comme en plein jour. Et si passe un autre train ? demande Santiago. Román tord les lèvres et fronce les sourcils. J'ai entendu dire que les soldats perdent leurs bottes quand ils meurent. C'est une légende, dit Santiago, en réalité on les leur vole, là-dessus quelqu'un arrive, les voyant tous déchaussés il finit par inventer une histoire. Tous deux sont assis par terre. Et que dis-tu d'une grenade ? Román lance un caillou en direction de l'avenue contiguë, de temps en temps passe une voiture ou un camion, mais aucun conducteur ni

passager ne prête attention à eux. Santiago approuve et se lève de lentement, ses jambes lui répondent par des craquements. Avec une grenade, ça change les choses, tu perds tes souliers, ton slip et ton urine. Il perçoit l'odeur de la manufacture de cigarettes voisine et choisit de changer de sujet parce qu'il n'a jamais vu de mort par grenade. Ça sent le tabac, dit-il, comme d'habitude, comme si aujourd'hui était un jour quelconque.

À dix mètres devant le corps se dresse un drapeau blanc fait d'une toile de coton nouée à un manche à balai. Santiago se dirige vers lui et l'arrache d'un coup. En revenant, il passe près du défunt et, de là, compte cinq traverses. Puis, il le plante de nouveau, en pesant de tout son poids sur la hampe. Que personne ne dise qu'il n'a pas atteint la ligne d'arrivée. Román se relève et tire une médaille de sa poche. Il est arrivé, dit-il, cela, personne n'en doutera. Il observe la médaille à la lumière de la lune : sur le bronze arrondi deux hommes nus se donnent la main, l'un debout, l'autre à terre. Sur la face, une vague image que Román ne parvient pas à distinguer, en revanche il peut déchiffrer la légende dans un mélange de français et de chiffres romains : Huitième Olympiade, lit-il en chuchotant, Paris, 1924. Cette médaille a erré une vie entière à travers le monde, pour finir des années plus tard au cou de son légitime vainqueur. Il se dirige vers le corps. Pour la première fois, il le regarde de près et découvre avec

soulagement qu'il n'a pas été décapité, qu'il dispose encore d'un cou entier et solide pour porter la médaille. Toutefois il gît face contre terre, Román ne veut pas le retourner, il passe donc le ruban de force entre le sol et le front, le nez, enfin la bouche. Il laisse la médaille couchée sur le dos tronqué, en veillant à ce que les hommes nus en bronze regardent vers le haut. J'ai l'honneur, au nom du peuple mexicain et du Mouvement olympique international, de vous décerner cette médaille qui célèbre vos innombrables mérites sportifs, pédagogiques, sociaux et militaires, je vous ordonne de la porter avec l'humilité des vaincus et la gloire d'un champion, car parfois la grandeur est l'apanage du perdant, tandis que l'infamie s'attache à celui qui est arrivé premier. Ainsi soit-il. Il fait signe à Santiago de venir à côté de lui. Tous deux mettent la main sur la poitrine et entonnent l'hymne national, sachant qu'un peu partout dans le pays doit ondoyer le drapeau tricolore, et qu'à cette heure on est sans doute en train de prononcer dans le monde entier le mot Mexique en différentes langues et différents accents. Ils chantent faux, mais avec plus d'ardeur que ne le faisaient autrefois les élèves rassemblés dans les cours d'école. Ils chantent car cet homme sur les rails de chemin de fer le mérite, lui qui a tout donné pour sa nation. Ils chantent et s'imaginent au beau milieu d'un stade comble, accompagnés par des dizaines de milliers de voix. Ils chantent, et, à la

seconde strophe, ils doivent élever la voix parce qu'une patrouille de lumières rouges et le hurlement affolé d'une sirène approchent à toute vitesse.

Il y a trois dominos sur la table. Autour des quatre joueurs flotte un nuage de fumée qui ne va nulle part, les fenêtres ne laissent pas circuler le moindre courant d'air. Quelqu'un respire avec impatience. Le gros Comodoro embrasse du regard ses sept pièces et les trois autres sur la table. C'est son tour, mais il ne bouge pas, il a peur de commettre une erreur : il a vu ces hommes jouer, il sait toute l'énergie qu'ils mettent dans chaque partie, ils se concentrent, lèvent les bras s'ils gagnent, font tourner les pièces orphelines sur leur nombril métallique, anticipent les coups de l'adversaire, parlent peu car le jeu est fait pour boire, pour fumer, mais pas pour raconter sa journée ou parler du travail. Ce ne doit pas être si difficile : parmi ses sept pièces il doit en choisir une. Il aime la blanche pour sa pureté, parce que c'est la plus simple à interpréter, mais le gros Comodoro sait que ce n'est pas une affaire de goût. Le jeu a sa logique, ses règles qu'il faut respecter. Il se sent plus à l'aise quand il s'occupe d'aller à la cuisine chercher les bières, de vider les cendriers, de demander qui veut autre chose, il préfère s'asseoir dans un coin pour regarder, seulement regarder. Mais un de ces messieurs, monsieur Ibáñez, a quitté la ville et ce

jeu se joue à quatre, lui a dit Matus, tu dois apprendre. Il a donc passé tout son dimanche matin à lui expliquer la science de ces vingt-huit pièces. Ne laisse jamais l'adversaire voir ton jeu, ne le laisse même pas l'imaginer. Chose difficile, car les mains de Comodoro sont maladroites : plusieurs fois, en s'entraînant, il a fait tomber une pièce, la laissant à découvert sous les yeux de ses rivaux, c'est pourquoi à présent il sèche la sueur de ses doigts sur la jambe de son pantalon. Santiago lance une bouffée de fumée vers le centre de la table. Nous ne jouons pas aux échecs, petit gros. Matus lève la main pour le faire taire, lui demande de la patience et s'adresse ensuite à Comodoro. Rappelle-toi comment tu as fait ce matin : si à l'une des deux extrémités il y avait un trois, tu mettais un trois, s'il y avait un quatre, tu mettais un quatre. On n'a pas le droit de parler, dit Román sortant de sa torpeur, c'est sûr, tu lui donnes des indications. Maudite soit l'heure où Ibáñez, en partant pour son ranch, nous a envoyés au diable, dit Santiago, et maintenant qu'est-ce que nous allons faire ? Il devrait y avoir une loi qui interdise aux gens d'abandonner leurs amis, entre nous il y avait un engagement à quatre, et tout ça pour quoi ? Pour qu'Ibáñez soit en ce moment assis sur un banc sans rien faire à un endroit qui doit s'éteindre tous les jours après l'heure du dîner. Comodoro n'écoute pas, il pense à la pièce blanche, la pièce immaculée, mère de Dieu, priez pour nous, bénie entre toutes,

les pièces ou les femmes, et peu importent les règles de ce jeu parce que moi, j'ai envie de mettre la blanche, parfois il faut faire ce qu'on veut, pas ce qu'exigent les gens, avec un peu de chance, c'est exactement ce qu'il faut faire, un coup d'expert, de vainqueur. Il lève sa main, approche lentement l'index et le pouce pour prendre la pièce choisie. Enfin, dit Santiago, mais à ce rythme nous finirons demain. Comodoro place la pièce à côté d'un trois, il la fait claquer sur la table avec force, comme il l'a vu faire à ces messieurs quand ils gagnent une partie. Personne ne parle : la vision de ces pièces qui ne vont pas ensemble les a plongés dans la consternation. Comodoro s' imagine avoir fait un coup de maître et qu'à présent c'est aux autres de réfléchir au coup suivant, aux autres d'avoir les mains en sueur et de se les frotter énergiquement contre leur pantalon. Un coup avorté, dit Santiago, avoir tellement attendu pour un coup avorté. Comodoro regarde les yeux de ces messieurs : ce n'est pas le jeu qu'ils fixent, mais lui-même, d'un regard qui va de haut en bas. Il voudrait prendre la pièce, la remettre avec les six autres, faire comme si personne ne l'avait vue, choisir de nouveau, cette fois peut-être va-t-il trouver, garder l'Immaculée pour plus tard, mais ils l'ont vue, et Matus lui avait bien dit qu'il ne fallait pas dévoiler ses secrets. À moins qu'il ne s'enfuit — car il pense aussi à s'enfuir, à quitter ces hommes —, il se dit qu'il pourrait s'en aller loin comme

monsieur Ibáñez, si seuls les courageux avaient le droit de s'enfuir. Matus balaie les pièces du revers de la main et en envoie quelques-unes par terre. Imbécile, lance-t-il en se levant, il va vers Comodoro et le tire par ses cheveux fins, à quoi a servi tout ce dont nous avons parlé ? Même le cendrier roule sur le sol. Il va falloir balayer, chercher le mégot resté allumé. Comodoro veut parler, il n'aime pas qu'on le traite d'imbécile, son institutrice lui a dit de n'accepter d'insultes de personne. À présent, non seulement il a aussi les mains en sueur, le front dégouline, le cou mouillé, il a du mal à articuler une phrase quand il se met en colère. Il se jette au sol et cherche à quatre pattes l'Immaculée : elle est là, près du pied d'un fauteuil. Il la prend et se relève. Il essaie encore une fois de dire ce qu'il ressent, mais il parvient à peine à prononcer le mot injuste. Injuste, répète-t-il, injuste, la pièce est une hostie que Comodoro élève dans ses deux mains.

Le gros Comodoro marche dans la rue Hidalgo en tenant Matus par la main. Ils ont préféré ne pas reparler de la soirée de la veille, à supposer que la manière fraternelle dont l'un met la main gauche dans la droite de l'autre est plus éloquente que n'importe quelle explication, reproche ou excuse. De toute façon, pour laver son déshonneur, Comodoro s'est livré à des représailles. Selon son habitude, il a

lavé la maison quand Santiago et Román sont partis et que Matus est allé se coucher, il a ramassé les bouteilles vides, balayé les cendres et jeté les ordures. Au moment de ranger les dominos dans leur coffret de bois, il n'en a mis que vingt-sept. Il a gardé l'Immaculée dans sa poche, et à cet instant, tandis qu'il presse le pas pour traverser la rue, il la serre dans sa main libre. Il ne sait qu'en faire, s'il doit la jeter, la cacher ou l'offrir, il n'est sûr que d'une chose : il ne la rendra pas. Le pas de Matus est décidé, il marche toujours vite, tandis que Comodoro peine et se dandine à chacune de ses courtes foulées, son pantalon frottant entre les plis de l'aine. Il faut que tu fasses de l'exercice, dit Matus, ou tu finiras par éclater. Quand moi j'avais ton âge... J'ai déjà très souvent entendu cette histoire, interrompt Comodoro, mais ma maîtresse nous a dit que personne n'a jamais eu notre âge, que nous avons un âge différent, un autre temps qui n'appartient qu'à nous, les Illuminés. Alors ne venez plus me raconter ce que vous avez fait quand vous étiez jeune, ni me traiter d'imbécile comme hier soir. Ils se lâchent la main. Finalement, se tenir par la main ne leur a pas épargné de mots. Comodoro regarde la maison face à eux : elle est ancienne, à deux étages. L'idée de jeter l'Immaculée sur le toit pour qu'on ne puisse plus jamais la récupérer lui passe par l'esprit, mais il a peur de mal viser, qu'elle heurte la façade pour rebondir sur le trottoir. Excuse-moi, dit Matus, je ne

t'appellerai plus comme ça. De plus, elle pourrait se briser et ce serait encore pire que de la perdre pour toujours, encore pire que de la rendre à son coffret de bois avec les vingt-sept autres. D'accord, dit Comodoro, ne m'appellez plus comme ça, puis il remet la pièce dans sa poche. Quelques pas plus loin tous deux se reprennent par la main.

Vous trouvez que c'est convenable pour des hommes ? dit une voix derrière eux, c'est plutôt une jolie fille que vous devriez tenir par la main. Comodoro se retourne et Azucena lui offre la sienne. Moi, je suis en retard, dit Matus, je crois qu'ensemble vous pouvez trouver le chemin, et il accélère le pas jusqu'à courir.

Il n'est pas en retard, il est à peine sept heures et demie, et l'école où il enseigne est à cinq minutes, mais ce matin, il n'est pas d'humeur à parler avec Comodoro et encore moins à faire la conversation à Azucena. Pourquoi ta mère te laisse-t-elle aller seule ? Elle ne pense pas aux risques que tu cours ? Mais peut-être sa mère pense-t-elle aux risques qu'elle court et c'est précisément pourquoi elle l'envoie seule, avec un peu de malchance, elle traversera une rue sans faire attention ou tombera dans une bouche d'égout dont la plaque n'a pas été remise en place.

À l'entrée, Matus salue la concierge qu'il voit se diriger vers le bureau du directeur. Il entre dans sa salle de classe et s'installe sur sa chaise. Le mur du

fond exhibe une carte ancienne sur laquelle on peut encore voir au nord du Río Bravo un énorme territoire qui fait partie de la République mexicaine. C'est sur celle-ci qu'il appuie ses cours d'histoire les plus passionnés, il frappe de l'index une série de villes : San Antonio, Los Angeles, San Francisco, Santa Barbara, il demande à ses élèves : pourquoi croyez-vous qu'elles portent des noms espagnols ? Il montre alors du doigt la baie de Monterrey en disant : cet endroit s'appelle comme notre ville pour la même raison, pour honorer don Gaspar de Zúñiga y Acevedo, comte de Monterrey, vice-roi de la Nouvelle Espagne, comte espagnol, non pas anglais, même si aujourd'hui les Gringos lui enlèvent un *r* parce qu'ils ne savent pas prononcer les deux ensemble. Chaque année le directeur le réprimande pour sa façon délirante de traiter le sujet, parce qu'il loue la manière dont le général Santa Anna achève tous les misérables d'El Álamo, les uns au cours de la bataille, le reste en les passant au fil de l'épée, ils peuvent bien mourir malheureux, car la reddition n'est pas une raison pour gracier des crapules qui nous volent notre patrie, et il raconte avec jubilation la manière dont les Mexicains empilent les cadavres des Gringos, les entassant sur le bois pour allumer un énorme bûcher sur lequel les cheveux sont la première chose à se consumer. Matus remarque que ses élèves se partagent entre timorés – pour la plupart – et enthousiastes – à peine trois ou

quatre. Il sait que ce matin il va avoir des ennuis, car vendredi il a traité de lâches ses élèves, de traîtres à la patrie : les jeunes d'aujourd'hui naissent vaincus, le pantalon baissé, leur a-t-il dit, incapables de prendre une carabine qui ne soit pas un jouet. L'un d'eux, un certain Arechavaleta, s'est levé pour dire qu'aux États-Unis il n'y avait pas de nids de poule dans les rues, que les vêtements étaient mieux et moins chers, que les appareils électriques fonctionnaient vraiment, que le gouvernement ne se servait pas dans la caisse, qu'on aurait bien fait de placer la frontière non pas sur le Río Bravo, mais plus bas, au sud de Monterrey, comme ça nous serions des Gringos, les salaires seraient payés en dollars et... Il n'a pas continué parce que Matus l'a pris par l'oreille et l'a jeté hors de la classe.

C'est précisément sur cette carte qu'à présent il découvre les premières représailles. Quelqu'un a tracé un trait épais à l'encre rouge sur la frontière qui passe par le Río Bravo, avec une légende qui dit : Comprenez-le, Matus, c'est sur cette ligne que finit le Mexique. L'orthographe est correcte, les virgules à leur place, pour Matus cela ne fait aucun doute : c'est Arechavaleta qui a écrit cela. Il plante les coudes sur son bureau, déçu. Ce matin, il pensait commencer par un contrôle, rien qu'une question : à qui appartient le Texas ? Selon la réponse, il pourrait distinguer les esprits serviles des rêveurs, les peureux des héros, ou bien il finirait par découvrir

que la réponse est la même pour tous.

Matus entend des pas. Inutile de lever les yeux pour savoir que c'est le directeur.